## ÉTUDES LINGUISTIQUES

CRISTINA BRANCAGLION

Études générales, francophonie européenne, français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada et des Amériques créoles

Kate BEECHING, Nigel ARMSTRONG, Françoise GADET (dir.), *Sociolinguistic Variation in Contemporary French*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company ("IMPACT: Studies in Language and Society", n. 26), 2009, 260 pp.

Ce volume réunit treize analyses consacrées à la variation du français à l'intérieur de l'Hexagone aussi bien que dans les autres pays francophones et dans les contextes où il est parlé comme L2. Ces études, conçues dans une approche sociolinguistique, sont organisées en trois sections concernant la variation et le changement au niveau phonologique ("Phonological variation and leveling", pp. 1-111), syntaxique ("Stylistic and syntactic variation", pp. 113-191) et lexical ("Lexical variation and semantic change", pp. 193-251).

En ce qui concerne la variation diatopique du français hors de France, la première section inclut deux contributions consacrées à des variétés européennes. Philippe HAMBYE ("The sociolinguistic relevance of regional categories. Some evidence from word-final consonant devoicing in French spoken in Belgium", pp. 25-42) s'intéresse au français de Belgique et notamment à une variable qui a été souvent décrite comme une marque phonologique caractéristique de cette variété, à savoir l'assourdissement des consonnes finales, observée auprès des locuteurs de trois villes: Gembloux, Liège et Tournai. Cela a permis de constater que, malgré le processus de standardisation actuellement en cours, des différences subsistent entre français de France et de Belgique; on observe en outre une variation interne à la Wallonie, entre les Tournaisiens - chez lesquels l'assourdissement s'avère une 'variable naturelle' conditionnée essentiellement par le contexte phonétique - et les locuteurs de Grembloux et de Liège, dont la prononciation "is not

necessarily the reflection of their incapacity to avoid devoicing of final consonants and to control an articulatory tendency which is supposedly mastered by the more highly-educated speakers. Their way of speaking is in fact governed by a different set of norms and rules which makes their French qualitatively (structurally) and not only quantitatively different from the standard language" (pp. 36-37). Jessica SERTLING MILLER ("Prosodic style-shifting as audience design. Real-time monitoring of pitch range and contour types in Swiss French", pp. 43-62) adresse son attention à la Suisse francophone en étudiant la variation stylistique d'une femme vaudoise âgée d'environ 40 ans, observée en contexte spontané formel, informel et très informel; cette recherche a pour objet l'analyse des patrons intonatifs et montre que les modèles considérés comme typiques de l'accent suisse apparaissent et tendent à s'intensifier surtout dans les registres informel et très informel.

La section consacrée aux études phonologiques propose en outre un article de Tim POOLEY, qui s'interroge sur la prononciation des immigrés maghrébins de Paris, Grenoble, Marseille et Lille, en envisageant surtout l'emploi de *a* postérieur et de *o* ouvert ("The immigrant factor in phonological leveling", pp. 63-76).

La deuxième partie inclut une étude sur le français parlé en Côte-d'Ivoire, qui est d'abord situé dans son contexte sociolinguistique général par la description de ses tendances principales dans les variétés basilectale, mésolectale et acrolectale. La recherche considère ensuite les variations morphosyntaxiques des formes non standard de la phrase relative, variations qui semblent exclure l'influence de facteurs inter-systémiques et s'expliquer plutôt par des causes internes et externes: "while the intrasystemic factors seem to be linked to the context in which the relatives are produced (transparent vs. opaque forms, synthetic vs. analytic structures, economy and word order), extrasystemic factors such as level of education determine the *frequency* of non-standard relatives in the data analysed" (Anne MOSENG KNUTSEN, "Sociolinguistic variation in African French. The Ivorian relative clause", pp. 159-175: p. 174).

Dans la dernière partie, la contribution de Gaétane DOSTIE ("Discourse markers and regional variation in French. A lexicosemantic approach", pp. 201-214) prend en considération le français spontané parlé au Québec, qui est l'objet d'une analyse contrastive avec le français de France portant sur l'évolution et le fonctionnement des marqueurs discursifs dérivés de connecteurs temporels ou de conséquence (pis, alors, (ça) fait que) et de verbes de perception (coudon, écoute).

Cristina Brancaglion

Simonetta VALENTI (dir.), L'espace francophone, une mosaïque de langues et de cultures. Actes du Colloque International "Le français, instrument de conservation et de transmission de la mémoire culturelle dans les réalités francophones" (Université de la Vallée d'Aoste, 23 et 24 octobre 2009), Aoste, Le Château, 2010, 238 pp.

Le colloque "Le français, instrument de conservation et de transmission de la mémoire culturelle dans les réalités francophones", dont les actes sont présentés dans ce livre, proposait un approfondissement ("à partir de perspectives scientifiques différentes, allant de la socio-linguistique à la critique littéraire", pp. 11-12) autour du rôle de la langue française dans l'espace francophone, un espace vaste et marqué par des différences énormes. Le pari me semble réussi, car une fois la lecture terminée on s'apercoit que dans des pays aussi différents que la Martinique et la Vallée d'Aoste, le Québec et le Sénégal, le français joue un rôle identitaire certes multiforme et varié, mais indéniable: il est parfois le gardien des traditions, d'autres fois une langue d'échange, toujours un instrument de transmission de symboles et de significations. Le livre s'ouvre avec une "Présentation" (pp. 9-10) de Laurent Viérin, assesseur à l'éducation et à la culture de la Région Vallée d'Aoste, et un "Avant-propos" de Simonetta VALENTI (pp. 11-19); il s'articule par la suite en deux sections, l'une consacrée à la "Francophonie extra-européenne" (pp. 21-147) avec deux différentes parties pour "Afrique sub-saharienne et Maghreb" (pp. 22-69) et "Canada, Québec et Antilles" (pp. 70-147), l'autre concernant la "Francophonie européenne" (pp. 149-238).

Je rendrai compte ici des deux études linguistiques, en renvoyant aux sections bibliographiques relatives à l'Europe, au Maghreb, à l'Afrique subsaharienne, au Québec et aux Caraïbes pour les articles qui les concernent.

Cristina BRANCAGLION, dans "La langue française, gardienne des traditions au Canada (1902-1918)" (pp. 71-89), propose une étude axée sur l'activité de la Société du parler français au Canada (SPFC) et sur son *Bulletin du parler français au Canada*, paru dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle: cette société savante avait pour but autant la diffusion au Québec d'un français 'correct', émendé d'anglicismes et de régionalismes, que la valorisation des spécificités linguistiques locales, notamment quand il s'agit d'archaïsmes et de dialectalismes français. L'analyse menée par BRANCAGLION fait ressortir comment la réflexion sur l'usage local témoigne d'"une idéologie qui associe strictement langue et nation" (p. 87).

Dans "De l'oral à l'oraliture: héritage culturel et langue française dans la production romanesque de Patrick Chamoiseau" (pp. 105-127), Chiara MOLINARI s'interroge sur les implications du recours au français (langue du colonisateur) de la part de CHA-MOISEAU dans deux romans, *Solibo Magnifique* et *Texaco*, centrés

spécialement sur le rôle de la culture orale et de ses rapports avec l'écriture. Comme le fait remarquer MOLINARI, CHAMOISEAU se met en scène dans ces œuvres non pas en tant qu'écrivain, mais comme 'marqueur de paroles', ce qui lui permet de "refuse[r l]e travail de réflexion et de réélaboration propre à la culture occidentale" (p. 111), et de reproduire, en même temps, la spontanéité du conteur: l'écrivain parle d''oraliture'. MOLINARI présente ainsi de façon détaillée les choix stylistiques adoptés par le romancier pour porter dans l'écrit toute la richesse de la parole orale: bouleversements de la disposition textuelle, intégration de mots ou de phrases en créole, déformations de l'orthographe, recours à l'onomatopée... mais, comme le souligne le critique, "le véritable protagoniste et responsable de l'oralisation du texte écrit est le rythme" (p. 122), parfois accéléré, d'autres fois ralenti ou suspendu, toujours fluctuant. Grâce à ces procédés multiples, CHAMOI-SEAU parvient à démystifier la langue du colonisateur et à la transformer en "un instrument culturel en mesure de refléter l'oralité créole" (p. 126).

Maria Benedetta COLLINI

Eugenia FERNÁNDEZ FRAILE et Javier SUSO LÓPEZ (dir.), "Approches contrastives et multilinguisme dans l'enseignement des langues en Europe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)", *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 42, juin 2009

Ce fascicule et le suivant (cf. *infra*) réunissent les Actes d'un Colloque qui s'est déroulé à Granada en novembre 2008 sur "Les langues entre elles dans les contextes et situations d'enseignement en Europe du XVI<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle: médiations, circulations, comparaisons": la perspective didactique se double ainsi d'une approche comparatiste en prenant en compte de nombreuses situations de plurilinguisme. Nous signalons les quelques contributions centrées en particulier sur le français hors de l'Hexagone.

Javier Suso López étudie les Reglas Grammayicales para aprender la Lengua Espanola y Francesa d'Antonio DEL CORRO, manuel publié à Londres en 1586 (pp. 29-47). Juan F. GARCIA BASCUÑANA s'intéresse au Thesaurus fundamentalis quinque linguarum de Juan Angel DE SUMARÁN; publié en Bavière en 1626, c'est en réalité un manuel pour l'enseignement des langues: allemand, latin, espagnol, français, italien (pp. 49-64). La polémique italien-français qui opposa au XVIIe siècle deux maîtres de langue, l'italien Pietro PARAVICINO et l'alsacien Nathanael DUEZ, fait l'objet de l'article de Sara SZOC (pp. 65-86). María Inmaculada RIUS DALMAU présente la Grammaire Polyglotte du professeur allemand Simon JOST (Paris, 1840), qui ajoute à cinq langues vivantes – français, allemand, anglais, italien, espagnol – l'hébreu (pp. 127-148).

L'Abrégé élémentaire des differences les plus remarquables entre la France et l'Espagne de Paul Dupuy, publié à Barcelone en 1829, met l'accent en particulier sur les différences culturelles entre les deux pays (Denise FISCHER HUBERT, pp. 149-164). Marie-France MERGER présente enfin un manuel paru à Milan en 1888 et réédité en 1891, la Dottrina popolare in quattro lingue (italien, français, anglais, allemand), en visant en particulier la langue du commerce (pp. 215-230).

Maria COLOMBO

Natalia Arregui et Carmen Alberdi (dir.), "Les langues entre elles dans les usages et les contextes éducatifs en Europe (XVI<sup>e</sup> siècle-XX<sup>e</sup> siècle)", *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 43, décembre 2009

Ce deuxième fascicule contient quelques articles où le français se situe au sein d'un plurilinguisme particulier à certains pays ou moments historiques. Évelyne ARGAUD souligne les enjeux politiques dans les polémiques linguistiques des XVIe-XVIIe siècles en France et en Europe (pp. 9-24). Marie-Christine KOK ESCALLE s'attache au rôle du français dans les Pays-Bas au XIX<sup>e</sup> siècle dans un cadre de multilinguisme ancien (pp. 58-80), alors que Blaise EXTERMANN centre sa réflexion sur quatre cantons de la Suisse romande (Genève, Vaud, Neuchâtel, Fribourg) dans la même période (pp. 81-98). Karène SANCHEZ SUMMERER étudie les écoles missionnaires françaises dans la Jérusalem ottomane, entre 1880 et 1914, et notamment l'enseignement du français dans une situation de multilinguisme (pp. 119-143). Danielle ORMER examine le cas de l'école communautaire juive de garçons de Sofia, où bulgare, français et hébreu entrent en concurrence à la fin du XIXe siècle (pp. 145-161).

Maria COLOMBO

Wilma TONETTA et Gabriella VERNETTO, L'épreuve de français à l'examen d'État à la fin du cycle primaire en Vallée d'Aoste, Assessorat de l'Éducation et de la Culture Départemental, Surintendance des écoles, 2009, 79 pp.

Au moment où paraît ce volume, à la suite de l'autonomie scolaire en Vallée d'Aoste, les épreuves de français <sup>1</sup> à la fin du cycle primaire diffèrent selon l'établissement qui les propose de manière autonome. Le but est ici d'analyser ces épreuves – celles de l'examen de 2008 – pour en repérer les éventuelles démarches communes et généralisées et atteindre un jour une harmonisation plus

<sup>1</sup> Cf. aussi, à propos de l'épreuve de langue française à la fin de second cycle en Vallée d'Aoste, l'étude de Gabriella VERNETTO parue dans le n. 10/2010 de *Pontil Ponts*: "Les épreuves de français de fin de cycle en contexte bi/plurilingue: le cas de la Vallée d'Aoste", pp. 105-124.

ou moins parfaite des pratiques d'évaluation et de certification. Sans prétendre être normative, cette contribution veut être plutôt une réflexion à partir du Cadre européen commun de référence pour les langues, des certifications internationales et du Passeport européen. L'analyse des copies se développe à deux niveaux différents: l'un, plus général, qui prend en considération surtout la typologie des épreuves (questionnaire de compréhension écrite ou expression écrite – lettre, récit, résumé...) et les thèmes traités; l'autre, plus approfondi, concernant la réception écrite et la production/ interaction écrites. Ce qui rend ce volume plus profitable c'est le fait que la réflexion s'appuie sur un grand nombre de documents réels sélectionnés dans le corpus initial et qui sont ici reproduits. Pour conclure, TONETTA et VERNETTO donnent la description des profils des élèves des niveaux prévus dans ce travail - A1, A2, B1 -, accompagnée de grilles montrant les activités que les apprenants peuvent accomplir.

Irene FINOTTI

Philippe Blanchet, Khaoula Taleb-Ibrahimi (dir.), "Plurilinguisme et expressions francophones au Maghreb", *Cahiers de linguistique*, n. 34/1, 2008 [2009]

Ce numéro réunit les travaux de cinq équipes de recherche appartenant aux Universités d'Alger, de Kénitra (Maroc), de Casablanca 1 (Maroc), de La Manouba (Tunisie) et de Rennes 2, visant à décrire et comparer les pratiques langagières des pays maghrébins selon une approche interdisciplinaire. Dans les pages d'introduction ("Le plurilinguisme maghrébin", pp. 3-7) les coordinateurs tiennent à souligner que ces études s'inspirent d'une "théorie sociolinguistique globale de la pluralité des pratiques linguistiques" fondée sur les concepts d'"unité sociolinguistique" (plutôt que sur la notion traditionnelle de "langue"), de "compétence plurilingue intégrée" (plutôt que sur "une vision en monolinguismes juxtaposés") et de "littérature francophone" envisagée comme une pluralité linguistique qui réunit toutes les expressions littéraires de langue française (p. 4); ils insistent en outre sur l'importance de la prise en compte des fonctions symboliques des pratiques langagières et des représentations sociolinguistiques qui les concernent.

Les articles sont réunis en cinq sections, dont la première ("À propos du français dans les dynamiques sociolinguistiques maghrébines") propose deux analyses d'ensemble de la situation du français au Maroc (Abdelffatah NISSABOURI, "Sur quelques aspects dynamiques du bilinguisme arabo-français en domaine arabophone", pp. 9-19) et en Tunisie (Raoudha KAMMOUN, "La place du français dans le plurilinguisme en Tunisie", pp. 21-44), aussi bien qu'une recherche consacrée aux mélanges linguistiques

entre français et arabe observés dans des pratiques langagières orales et interprétés comme des mécanismes de régulation (Leila MESSAOUDI, "Emprunts, calques et alternances. Le cas du contact linguistique entre l'arabe dialectal et le français au Maroc", pp. 45-55).

La deuxième partie ("Représentations et pratiques plurilingues dans les pratiques langagières ordinaires des Maghrébins") inclut quatre études de cas portant sur la situation algérienne. Noudjoud BERGHOUT ("Réflexion sur les pratiques linguistiques et l'alternance codique de locuteurs de chaoui", pp. 58-80) expose les résultats d'une enquête de terrain ayant l'objectif d'analyser l'utilisation et la répartition de trois langues: le chaoui, l'arabe dialectal et le français, dans les discours oraux formels et informels d'étudiants de français d'origine berbérophone de la ville de Batna. Cela a permis de constater que "la langue d'expression dans la vie quotidienne est l'arabe dialectal. Le français est la langue des études alors que le chaoui est utilisé à la maison et avec les locuteurs de la même origine et qui maîtrisent cette langue" (p. 80); dans ce contexte, l'alternance codique s'avère une forme d'expression originale pratiquée essentiellement en situation informelle. Les trois autres contributions portent sur les pratiques langagières urbaines observées dans la ville d'Alger. S'intéressant aux représentations linguistiques, Kahina DJERROUD ("Étude comparative des représentations du français en milieu urbain: le cas de deux quartiers d'Alger", pp. 81-88) compare les discours des locuteurs du quartier populaire de Belcourt et du quartier résidentiel d'Hydra, en constatant que les représentations relatives aux langues sont influencées par l'appartenance spatiale du locuteur. Karim OUARAS ("Les graffitis algérois entre langue et discours. Les murs qui parlent ...", pp. 89-112) analyse les écrits muraux relevés dans tous les quartiers de la ville, afin de mettre en relief la corrélation qui existe entre les différents types de discours représentés et les langues utilisées pour les exprimer: il en résulte que les discours politiques et sportifs sont véhiculés par toutes les langues, que les discours identitaires et sentimentaux comportent le recours au tamazight, à l'arabe algérien et au français, idiomes également employés dans les discours transgressifs, dans lesquels on relève en outre le recours à l'anglais; par contre, les discours religieux comportent l'emploi exclusif de l'arabe littéraire. Réda SEBIH s'interroge sur "Le rôle du français dans la construction de l'identité casbadji" (pp. 113-130) et essaye de le définir à travers une enquête, menée dans le quartier de la Casbah; l'auteur constate que "parler français est généralement signe de richesse et [que] vu le caractère sensible de la partie base de la Casbah, beaucoup de personnes qui parlent d'ordinaire le français préfèrent parler arabe ou kabyle pour ne pas attirer l'attention. Dans la partie haute, quand certaines personnes âgées se réunissent autour d'un sujet, il arrive qu'on les entende parler en français, mais presque jamais les jeunes" (pp. 128-129).

Le troisième volet du volume ("Enseignement du français et dynamique plurilingue dans les écoles") propose deux études

portant sur la didactique du français langue étrangère dans les contextes algérien et marocain. Nabila BENHOUHOU ("Pour une didactique contextualisée du français en Algérie", pp. 131-156) insiste sur la nécessité de développer une didactique qui tienne compte des spécificités du paysage sociolinguistique local et propose une tâche de rédaction écrite pour des étudiants de niveau A1. Houriya BOUARICH ("Le manuel scolaire est-il au service de l'interculturalité dans l'enseignement/apprentissage du français langue étrangère au Maroc?", pp. 157-168) analyse le traitement des données culturelles dans les manuels utilisés à l'école primaire au Maroc et relève qu' "aucune référence n'est faite aux comportements et attitudes langagières du locuteur natif" (p. 166).

La quatrième partie – consacrée aux "Dynamiques plurilingues en contextes professionnels et migratoires" – inclut deux études sur le rôle du lexique français dans deux technolectes utilisés au Maroc (Nadia HARIS, "Le technolecte informatique et les contacts du français et de l'arabe dialectal marocain", pp. 169-179; Mehdi HAIDAR, "Le technolecte de la mécanique automobile au Maroc", pp. 181-183) et une analyse syntaxique des phénomènes d'alternance codique relevés dans des conversations spontanées d'immigrants marocains de Rennes, qui témoignent de l'impossibilité de parvenir à la définition de règles générales de l'alternance des langues (Soumia RHAZAL, "Diversité des fonctions et des fonctionnements des alternances entre français et arabe dialectal chez des migrants marocains à Rennes", pp. 185-218).

La dernière section porte sur "Le français dans les expressions littéraires plurilingues", exemplifiées par une analyse du bestiaire dans la production de DIB (Yasmine-Attika KARA-ABBES, "Du métissage littéraire au métissage culturel et linguistique: le cas de Mohammed Dib", pp. 219-228), et par une étude des stratégies discursives mises en place dans les romans de MAMMERI (Malika KEBBAS, "Sociolinguistique et littérature algérienne francophone. L'écriture bilingue dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri", pp. 229-240). Le dernier essai est une réflexion plus générale sur la littérature maghrébine contemporaine, dans laquelle Khaoula TALEB-IBRAHIMI reconnaît l'émergence d'une "nouvelle écriture arabe et [d'] une nouvelle écriture française, celle-ci se revendiquant d'un espace francophone pluriel enrichi des limons de toutes les cultures et les langues des mondes que la langue française a côtoyé dans les diverses contrées du monde" ("Écrire dans la langue de l'autre, écrire entre les langues. Plaidoyer pour le métissage littéraire", pp. 241-248; p. 248).

Cristina BRANCAGLION

Ladislas NZESSÉ, "Le français au Cameroun: d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008)", Le Français en Afrique, n. 24, 2009, 180 pp.

Inventaire lexical tout d'abord, comme Le Français en Afrique en a souvent publiés, ce volume présente une première partie ("La dynamique des langues au Cameroun et la créativité lexicale dans la presse camerounaise", pp. 17-47) plus descriptive, touchant non seulement le paysage linguistique mais aussi la situation géographique, historique et économique du Cameroun. NZESSÉ tient en particulier à souligner l'importance de l'année 1990, qui marque une rupture dans le cadre politique camerounais, suite au déclanchement d'un mouvement de démocratisation commencé le 4 juillet de cette année, lorsque le monopole politique est finalement abandonné par les autorités mêmes. Cette période, qui s'étend sur presque deux décennies, s'avère alors particulièrement intéressante pour une analyse des camerounismes d'un point de vue idéologique: "en effet, la coutume veut que les époques de grandes transformations politiques et sociales laissent émerger de nouvelles idées qui se traduisent au moyen de nouvelles lexies jusqu'alors inconnues ou peu connues du public. Et la transition politique au Cameroun depuis 1990, a permis justement une riche créativité lexicale en français" (p. 43, n. 15).

Les diatopismes camerounais sont généralement des emprunts. Comme NZESSÉ l'explique dans son introduction, les langues en contact au Cameroun interfèrent entre elles principalement au niveau lexical, pour cette raison, "il convient de considérer sans préjugé aucun les intrusions des lexèmes issus des langues locales" (p. 39); deux autres sources d'emprunts sont l'anglais et le pidgin-english.

On apprécie la richesse des exemples fournis dans cette première partie, avec de nombreuses citations de contextes authentiques parfois accompagnés de traductions en français de référence (cf. par exemple "Quelques productions originales du camfranglais dans la presse", p. 33, ou les citations qui illustrent les calques, pp. 40-41, et l'usage basilectal, p. 43).

Suivant une approche synchronique et différentielle, NZESSÉ se propose de décrire "le français écrit des niveaux acrolectal, mésolectal et basilectal" (p. 43) parlé depuis 1990 et examiné sur la base d'un corpus de presse qui inclut les principaux journaux francophones contemporains: *Cameroon tribune, Le Messager, Challenge Hebdo, La Nouvelle expression, Expression nouvelle, Expression, Le Messager Popoli, Le Popoli, 100% Jeune, Galaxie, La Vision.* Les camerounismes lemmatisés ont été sélectionnés en fonction de la fréquence, de la continuité chronologique et géographique. Au niveau de la microstructure, il faut remarquer d'une part l'abondance et l'ampleur des exemples – qui sont toujours des citations tirées de la presse – et de l'autre l'attention à "l'écologie des lexies"

(p. 46) qui consiste principalement dans la description de leur fréquence et du milieu d'emploi, établi en fonction de l'âge des locuteurs, de leur niveau d'instruction (études secondaires, études universitaires) et du groupe politique d'appartenance (membres du gouvernement, membres de l'opposition, observateurs avertis de la scène politique camerounaise).

La deuxième partie du volume propose l' "Inventaire des particularités lexicales" (pp. 49-168), suivi d'une "Bibliographie scientifique" (pp. 169-171) des études consacrées au français du Cameroun.

En fin d'ouvrage on pourra lire une postface ("quel procès ... au-dela des [mo]", pp. 172-177), dans laquelle M. DASSI essaye de répondre à la question "D'où vient le mot recensé?" et d'illustrer les problèmes liés au traitement lexicographique des unités lexicales; dans cette perspective il reconnaît à l'inventaire de NZESSÉ "une cohésion et une cohérence assimilables à celles d'une œuvre littéraire bien structurée": "cet ouvrage, bien systématique, va audelà d'un dictionnaire de langue, pour révéler des manières de penser, d'être et/ou d'agir. C'est bien cela qui fait des travaux de Ladislas Nzessé une carte d'identité d'un peuple francophone à un moment crucial de son histoire - et dans le cadre d'une thématique poignante. L'on se situe ainsi au-delà d'un simple travail de linguistique, parfois à but spéculatif. Dans cette optique, le linguiste a ainsi constitué, pour la postérité – du Cameroun, son pays natal, et d'ailleurs - un corpus, un témoignage, bref un texte qui n'attend plus qu'à être interrogé, pour nourrir une lecture plurielle" (p. 177).

Irene FINOTTI

Patrice Brasseur, "La régularisation des paradigmes verbaux en franco-terre-neuvien", *Langage et société*, n. 127, mars 2009, pp. 85-102

En se fondant sur des enquêtes orales menées auprès de 53 locuteurs âgés de plus 40 ans, enregistrées entre 1981 et 1998 en vue de la réalisation du *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve* (Tübingen, Niemeyer, 2001), Patrice Brasseur décrit la morphologie flexionnelle de ce parler vernaculaire qui se présente comme une variété du français acadien traditionnel. Il constate que les simplifications des paradigmes verbaux sont essentiellement en rapport avec trois tendances du franco-terreneuvien, à savoir la similitude phonétique entre la première et la troisième personne du pluriel; le non accord du verbe avec son sujet; l'ouverture, en finale, de la voyelle [e], qui peut aboutir à [a] et entraîner une confusion entre les formes du conditionnel et du futur. Les régularisations affectent d'une part le système des

désinences – qui fait relever à l'indicatif présent une opposition entre les formes non marquées du singulier et les formes marquées du pluriel (même à la troisième personne, qui n'est pas marquée à l'oral en français standard) – et de l'autre le radical, qui est unique pour les verbes du premier groupe mais qui comporte des alternances pour les autres verbes, notamment entre deux allomorphes: "le premier avec les désinences verbales –Ø du singulier de l'indicatif présent, le second, qui possède un corps phonique plus étoffé – ce qui se traduit généralement par l'adjonction d'une consonne – dans tous les autres cas" (p. 89). L'article offre une analyse détaillée de la conjugaison de plusieurs verbes, réguliers et irréguliers, à l'indicatif présent, imparfait et futur, au subjonctif présent et au participe passé.

Cristina Brancaglion

Mireille HUCHON, Le français au temps de Jacques Cartier. Nouvelle édition augmentée du fac-similé intégral du Brief recit (1545) de Jacques Cartier, Présentation de Claude LA CHARITÉ, Rimouski (Québec), Tangence ("Confluences"), 2009, 186 pp.

La collection "Confluences" publie les conférences des chercheurs accueillis par la Chaire de recherche du Canada en histoire littéraire et la Chaire de recherche en rhétorique. La série avait été inaugurée en 2006 par l'étude de Mireille HUCHON au même titre qui est rééditée ici avec la même présentation de Claude LA CHARITÉ, mais accompagnée du fac-similé de l'édition parisienne de 1545 du Brief recit, et succincte narration de la navigation faicte es ysles de Canada, Hochelage et Saguenay et autres, avec particulieres meurs, langaige, et cerimonies des habitans d'icelles: fort delectable à veoir (reproduite d'après Gallica).

Dans "Jacques Cartier, le chant des sirènes et les paroles dégelées" (pp. 9-24), Claude LA CHARITÉ rappelle l'importance symbolique, toujours actuelle, de CARTIER qui "demeure, dans l'imaginaire, la figure fondatrice de notre civilisation" (p. 9); cependant, ce rôle de père fondateur aurait été difficilement prévisible à son époque, vu les résultats décevants de ses expéditions dans la 'Nouvelle-France', qui se révéla pauvre en métaux précieux, inadéquate comme escale vers l'Asie et même peu favorable à l'évangélisation. La modeste diffusion de la deuxième relation de ses voyages (500 exemplaires et aucune réimpression au XVIe siècle, alors que la première restera longtemps à l'état de manuscrit) s'assimile, selon LA CHARITÉ, à un constat d'échec et marque "la mise en veilleuse temporaire de l'ambition coloniale de la France en Amérique du Nord" (p. 11). C'est le nationalisme canadien-français du XIX<sup>e</sup> siècle, en revanche, qui élève les relations de voyages de CARTIER au rôle de "véritable épopée du Canada français" (p. 17), en privilégiant une lecture allégorique des textes que favorisait tant la richesse d'éléments dépassant une explication rationnelle que l'obscurité de la langue.

Mireille HUCHON (pp. 25-78) se propose de replacer le Brief recit "dans le cadre du plurilinguisme et des variations linguistiques au XVIe siècle" (p. 29), le texte lui servant de guide pour "évoquer l'état de la langue française au moment où l'Ancien Monde découvre le Nouveau" (Ibid.). Elle passe ainsi en revue quelques phénomènes majeurs caractérisant le français de la Renaissance: la concurrence avec le latin, l'introduction des italianismes, la question des dialectes, les fluctuations graphiques, lexicales et syntaxiques. Tous ces aspects se retrouvent dans le Brief recit bien que dans de proportions diverses: si la quantité des latinismes et italianismes est très discrète, les traits dialectaux sont mieux représentés grâce à quelques régionalismes d'origine normande et à des termes de la navigation appartenant à la langue du Ponant. D'autres particularités mises en relief par Mireille HUCHON montrent que le récit du voyage de CARTIER témoigne d'"une langue de l'échange courant" (p. 53); mais c'est dans la création de toponymes et dans la mise en scène de la communication entre individus qui ne parlent pas la même langue que la relation se révèle comme un "document de premier ordre" (p. 56). Escortés par deux 'sauvages' qui leur servent d'interprètes, les voyageurs français maintiennent les rares toponymes indigènes qui leur sont indiqués (Stadaconé, Ochelay), en puisant pour le reste dans la religion (Ysles Sainct Germain, Havre Sainct Nicolas, Baye Sainct Laurens), plus rarement en célébrant la monarchie (Mont Royal) ou encore en s'inspirant d'une particularité du lieu (Ysle es Couldres, Ysle es Lievres). Les deux indigènes interprètes que CARTIER avait ramenés en France lors de son premier voyage lui permettront par la suite la communication avec le seigneur du Canada DONNACONA, même si leurs traductions ne s'avèrent pas toujours fiables; quand ils refusent d'accompagner les Français dans la recherche du royaume d'Hochelaga, ceux-ci doivent avoir recours à la langue des signes.

Tout en soulignant l'intérêt exceptionnel du Brief recit, M. HUCHON ne passe pas sous silence les problèmes qu'il pose: en premier lieu la paternité du texte, l'attribution à Jacques Cartier demeurant douteuse (l'auteur serait plus vraisemblablement un compagnon du capitaine, cf. p. 27); deuxièmement la date de publication, après l'échec du troisième voyage, à une date où CAR-TIER est en discrédit; mais surtout le curieux langage des pays et Royaulmes de Hochelaga et Canada (pp. 172-176), glossaire français/amérindien comptant un peu moins d'une centaine d'entrées, présent également dans les versions manuscrites de la seconde relation. Ce lexique, qui alterne nomenclatures (nombres, anatomie, habits, aliments etc.) et courtes phrases, a très peu de mots en commun avec les termes du langage indigène glosés dans le Brief recit, et ne trouve presque pas de correspondance avec d'autres lexiques similaires; il présente par ailleurs des équivalences insolites (entre toutes: Ung con/Chastaigne), et une fréquence suspecte de la finale *-con*, très rare dans les parlers indiens. Plusieurs conjectures ont été formulées sur ce glossaire, tant par ceux qui croient en son authenticité, que par ceux qui en doutent; pour sa rédaction ces derniers ont aussi avancé les noms d'André THEVET et surtout de RABELAIS, l'influence des relations des voyages de CARTIER sur le *Quart Livre* et l'*Isle sonante* ne faisant pas de doute. Selon Mireille HUCHON toutes les hypothèses restent ouvertes: "La présence d'un lexique amérindien qui relève, en fait, de la fiction et d'un jeu facétieux invite à s'interroger sur les enjeux de cette narration qui n'est pas, à coup sûr, qu'un simple récit de voyage, mais est à inscrire dans l'histoire linguistique et dans l'histoire littéraire de l'ancienne et de la Nouvelle-France" (p. 78).

La reproduction en fac-similé du *Brief recit* (pp. 79-176) n'est pas d'une qualité excellente, mais permet aux lecteurs l'accès direct au texte (édité critiquement par Michel BIDAUX en 1986 dans la collection "Bibliothèque du Nouveau Monde" aux Presses de l'Université de Montréal). La "Bibliographie des travaux de Mireille Huchon" (pp. 177-186), qui clôt le volume, a été mise à jour (2008).

Barbara FERRARI

Pierre Larrivée, Les Français, les Québécois et la langue de l'autre, Paris, L'Harmattan ("Espaces Discursifs"), 2009, 246 pp.

Actuellement Senior Lecturer à l'Aston University (Royaume-Uni), Pierre LARRIVÉE est un spécialiste de sémantique et en particulier des représentations du sens dans des structures telles que la négation et la scalarité. Dans le présent ouvrage, l'auteur se concentre sur les valeurs culturelles qui émergent des discours conventionnels, voire stéréotypés, sur la langue de 'l'autre'. Ces discours constituent une partie importante d'une culture dans la mesure où ils "permettent à la fois d'évaluer l'appartenance à une même communauté, la différence entre les pratiques des groupes et le degré de convergence culturelle de ces groupes" (p. 9). Il essaie notamment de répondre à cette question: "Les Francophones nord-américains et européens partagent-ils une même culture du fait qu'ils parlent le français?" (p. 8).

Dans le chapitre 1 ("Langue et Culture", pp. 13-37), LARRI-VÉE réfléchit à la relation entre culture et pratiques langagières, la culture étant envisagée comme "l'ensemble des normes et des valeurs prédiquant le comportement d'un membre d'un groupe" (p. 14), dont la connaissance assure l'appartenance de l'individu à une communauté donnée. Lorsque l'individu entre en contact avec d'autres cultures, il s'aperçoit de la différence des pratiques, qu'il considérera comme étrangères et anormales. En effet, les pratiques culturelles varient d'une communauté à l'autre tout comme les actes de langage sur lesquels repose la conversation. Les pratiques culturelles et langagières varient aussi à l'intérieur d'une même réalité nationale, ce qui implique une hiérarchisation des usages. Il va de soi que la variété employée par le groupe social qui détient le pouvoir est la seule légitime et domine la variété dite vernaculaire. Si le locuteur veut être entendu, il "a donc tout avantage à manifester la maîtrise de la variété légitime" (p. 29). Néanmoins, le groupe minoritaire peut quand même aspirer à sa reconnaissance, comme il est arrivé au Québec, où les changements économiques des années 1960 ont reconfiguré les arguments à la défense des Francophones au sein de la communauté anglophone majoritaire et face à l'influence linguistique de Paris.

Le chapitre 2 ("Parcours Historiques et Variétés de Langues", pp. 39-65) retrace brièvement le parcours historique des variétés gallicane et québécoise. À partir de l'édit de Villers-Cotterêts de 1539 et grâce aux travaux de l'Académie française (1634), la variété gallicane s'est imposée en France sur les autres langues vernaculaires, les 'patois'. Par contre, au Canada, le français était vu, jusqu'à la Révolution Tranquille, comme le témoignage de la survie d'un peuple paysan et catholique "sans histoire et sans littérature" (p. 50); ensuite, la promotion du français et surtout la valorisation du joual ont contribué au renforcement de l'identité collective. Il en résulte que "la pleine intégration à la société française passe par la maîtrise des registres soutenus et à la société québécoise par celle des registres vernaculaires" (p. 65).

Deux parcours historiques différents donnent forcement lieu à des pratiques langagières différentes et à des discours sur la langue de l'autre qui se cristallisent en stéréotypes, lesquels contribuent eux aussi à enrichir le patrimoine culturel. Les témoignages de ces représentations collectives dans les médias et dans les textes littéraires montrent que le métadiscours des Québécois sur la variété gallicane est nettement plus abondant que l'inverse. Le chapitre 3 ("Vive la Différence", pp. 67-132) présente les motifs à travers lesquels s'exprime la diversité: l'intercompréhension, l'accent, les différences lexicales et grammaticales, les faits d'interaction. Les différences les plus remarquables sont celles qui concernent l'accent: évidemment quand une variété est confrontée à la pratique de l'autre, elle résulte toujours marquée par un accent; les témoignages relevés par LARRIVÉE évoquent d'une part l'accent québécois archaïsant, tourné en ridicule par les Français, de l'autre l'accent français prétentieux, que les Québécois considèrent comme une facon de "parler la bouche en cul de poule" (p. 100). LAR-RIVÉE décrit ensuite les métadiscours portant sur les différences lexicales, grammaticales et pragmatiques.

Les mêmes stéréotypes linguistiques reviennent dans les réflexions sur l'emprunt à l'anglais (chapitre 4, "Les Anglicismes", pp. 133-162) et sur la féminisation (chapitre 5, "La Féminisation", pp. 163-177). En France l'anglomanie a pris son essor à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui "l'anglicisme gallican est un fait de prestige, de mode, de luxe" (p. 145); cela n'est pas vrai pour les anglicismes québécois, qui dérivent du contact avec les anglo-

phones et sont donc perçus – et âprement critiqués – en tant que reflet de la domination britannique. Les Québécois s'avèrent déçus face à l'attitude de la France et en même temps ils se moquent de la connaissance approximative de l'anglais de la part des Francais. Les métadiscours divergent aussi sur la politique du genre. Depuis quelques décennies, toutes les variétés de français tendent à promouvoir la visibilité des femmes à travers la féminisation des noms de métier et c'est justement le Québec qui a initié cette politique de féminisation (1977). En France, la circulaire sur la féminisation des désignations professionnelles, publiée au Journal officiel en 1986, est appliquée en 1989. Néanmoins, l'Académie française continue à rejeter ces recommandations: le masculin est considéré comme un genre neutre tandis que le féminin correspond à une forme marquée et donc discriminatoire; de plus, l'Académie est de l'avis que les modifications arbitraires des règles de la langue menacent l'unité même du français et l'intégrité de la France à l'étranger.

Enfin, le chapitre 6 ("L'Art de la Conversation", pp. 179-195) met l'accent sur l'interaction, dans le "but ultime de reconstruire les normes qui constituent la compétence communicative" (p. 179). Par exemple, grâce à l'analyse de son corpus, LARRIVÉE peut dégager des pratiques discursives comme l'engagement' français, visant à l'affirmation de soi, et la pratique, québécoise, de l'accord' avec l'interlocuteur.

Sans donner une réponse certaine à la question initiale, LARRI-VÉE conclut par le souhait que ces recherches puissent "atténuer certaines difficultés qui interviennent dans la relation entre les membres des deux groupes" (p. 199).

Pietro Allia

France Martineau, Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Mireille Tremblay (dir.), *Le français d'ici. Études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, Toronto, Éditions du Gref ("Theoria", n. 13), 2009, 234 pp.

Cet ouvrage collectif regroupe huit textes issus des communications présentées au colloque international "Le français d'ici: les variétés de français au Canada" qui a eu lieu en mai 2006, à l'Université Queen's à Kingston (Ontario), dans le cadre du projet "Modéliser le changement: les voies du français" dirigé par France MARTINEAU. Il s'agit de huit études approfondies sur un grand nombre de traits typiques du français parlé en Ontario et au Québec. La description de ces deux variétés de français est abordée dans tous les textes "soit par le biais d'une comparaison du français ontarien avec le français québécois, soit par celui d'une comparaison du français québécois avec le français hexagonal"

(p. 6). Étant donné la spécificité des textes et des corpus étudiés, il convient de souligner que cet ouvrage collectif ne s'adresse pas au grand public, mais aux spécialistes des variétés de français au Canada.

Dans le premier essai, "Variétés du français: conceptualisation et sélection de l'information à transmettre" (pp. 15-35), Natalia DANKOVA commente les résultats d'une recherche empirique visant à comparer le français québécois et le français hexagonal. À partir d'un corpus composé de récits oraux de francophones monolingues québécois et parisiens (et aussi de récits d'anglophones canadiens monolingues utiles pour voir s'il y a des traces de l'anglais dans le français du Québec), récits obtenus en utilisant comme support le film d'animation sans texte Quest, l'auteure tente de démontrer qu'il existe des "différences dans la conceptualisation du temps et des événements dans deux variétés d'une même langue" (p. 18). Ainsi, en étudiant la quantité des expressions adverbiales de temps, Natalia DANKOVA remarque tout d'abord que les Québécois utilisent davantage d'adverbes temporels (surtout les adverbes de séquentialité comme "premièrement, ensuite, finalement" pp. 20-21) par rapport aux Français et aux anglophones du Canada. Ensuite, elle constate que les informateurs québécois n'utilisent jamais l'adverbe à nouveau pour marquer la répétition. En effet, ils utilisent l'adverbe de contraste encore pour marquer à la fois la continuité et la répétition, tandis que les informateurs français expriment plus fréquemment la continuité par l'adverbe toujours et la répétition par les adverbes encore et à nouveau. L'auteure note enfin que lorsque les informateurs québécois décrivent la chute d'un personnage à l'aide du verbe tomber, ils précisent souvent la direction de cette chute ("tomber dans X, tomber à travers X, tomber en dessous de X"). Au contraire, les informateurs français "privilégient la mention de la chute sans direction" (p. 27). Natalia DANKOVA conclut son analyse en soulignant que ce dernier écart entre le français québécois et le français de France n'est pas dû à l'influence de l'anglais (he falls through, he falls down into the hole).

L'étude de Svetlana KAMISNKAÏA porte sur les différences d'intonation qui existent entre le français québécois et le français hexagonal ("Les indices de la variation intonative en français du Québec et de France" pp. 37-60). L'auteure analyse un corpus d'entrevues libres menées auprès de cinq étudiantes québécoises et de cinq jeunes professionnelles françaises avec l'objectif de comparer deux niveaux prosodiques des deux variétés: les 'syntagmes accentuels' (SA) et les 'syntagmes mélodiques' (SM). En conclusion de son argumentation, Svetlana KAMISNKAÏA remarque que "au niveau du SA, les tons bas initiaux b sont régulièrement plus hauts et les tons B sont régulièrement plus bas en FQ par rapport au FF. Cela conduit à ce que les écarts entre les valeurs des cibles tonales soient plus grandes dans le dialecte québécois, ce qui rend l'étendue du registre plus large et l'intonation plus modulée" (p. 57).

Dans la troisième contribution, "Les questions en français: micro- et macro-variation" (pp. 61-90), Éric MATHIEU focalise son attention sur "les constructions interrogatives *in situ*", c'est-à-dire les phrases interrogatives où le mot interrogatif se trouve en fin de phrase (par exemple: *Tu manges quoi*?). Tout d'abord, il cherche à comprendre quand ce genre de phrases interrogatives ont fait leur apparition en français. Ensuite, il étudie les similitudes et les différences qui existent entre le "français laurentien" (Québec et les communautés francophones de l'Ontario et de l'Ouest canadien) et le français de France. Selon Éric MATHIEU, "bien qu'il y ait des différences importantes entre les deux variantes de français lorsqu'on se penche sur les questions totales, peu de différences font surface en ce qui concerne les questions QU *in situ*" (p. 86).

Dans "Expression verbale de l'habituel présent en français parlé" (pp. 91-125), Carmen LEBLANC propose une analyse des formes verbales souvent employées dans les énoncés qui expriment le 'présent d'habitude' en français du Québec, c'est-à-dire l'indicatif présent, le futur périphrastique et le futur simple. Dans un premier temps, l'auteure propose une brève histoire des trois variantes et présente les recherches menées sur le sujet pour ce qui est du français du Québec. Puis, en analysant la partie québécoise du "Corpus du français parlé à Ottawa-Hull", elle constate que la variante la plus courante de ce corpus est l'indicatif présent avec 80% du total, suit la forme périphrastique avec 20% du total et ensuite le futur simple avec 1% du total (p. 108). Carmen LEBLANC analyse enfin les règles variables des différents facteurs linguistiques qui déterminent le choix des trois formes de 'l'habituel présent' en français du Québec.

France MARTINEAU, dans "Le français laurentien avant la Conquête: usages des élites" (pp. 127-143), étudie les usages de plusieurs traits linguistiques de l'élite française et canadienne de la période précédant la Conquête. En comparant des annales et des journaux personnels écrits en France (à Paris, mais aussi en province) et au Canada par quatre femmes appartenant aux classes sociales hautes (surtout des religieuses), l'auteure cherche à comprendre quelles étaient, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIIIe siècle, les normes qui régissaient les alternances des particules pas/point dans l'expression de la négation; des formes je vas/je vais de la première personne du singulier du verbe aller; des locutions causales à cause que/parce que; des auxiliaires être/avoir avec les verbes intransitifs; du futur simple/futur périphrastique et enfin des alternances dans l'expression de la première personne du pluriel on/nous. France MARTINEAU remarque qu'une seule scriptrice (Marie MORIN, née en Nouvelle-France en 1649) sur quatre emploie toujours la forme je vas au lieu de je vais, l'auxiliaire avoir avec le verbe partir et parfois avec le verbe sortir, la locution causale à cause que au lieu de parce que, le futur simple au lieu du futur périphrastique et souvent le pronom *on* au lieu du pronom nous. Les raisons de ces résultats résident dans le fait que pendant la période étudiée, le français laurentien "partage avec le français hexagonal une même situation linguistique, celle d'une élite qui doit composer avec un usage central qui tend à s'imposer de plus en plus au détriment d'usages périphériques" (p. 140).

L'article de Raymond MOUGEON, Terry NADASDI et Katherine REHNER, est consacré uniquement au français parlé en Ontario: les auteurs étudient l'emploi que des groupes d'élèves franco-ontariens font des conjonctions et des locutions donc / alors / (ca) fait (que) / so pour exprimer la conséquence entre deux propositions. Les corpus ont été recueillis en 1978 et en 2005 à Hawkesbury, où les francophones sont majoritaires, et à Pembroke où les francophones constituent au contraire une faible minorité ("Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke 1978-2005", pp. 145-184). En comparant les résultats des deux corpus, les auteurs constatent que parmi les adolescents de Hawkesbury l'emploi de la conjonction anglaise so a augmenté en passant de 1% à 7%; la fréquence de (ça) fait (que) a légèrement augmenté en passant de 81% à 87%; l'emploi de alors, déjà faible en 1978 est absent en 2005; l'emploi de la conjonction donc n'a pas changé par rapport aux périodes étudiées. Pour ce qui est de la communauté de Pembroke, l'emploi de la conjonction so a augmenté significativement; la fréquence de (ça) fait (que) a diminué sensiblement en passant de 17% à 6%; la fréquence de alors a également diminué en passant de 43% à 18%; la fréquence de donc a considérablement augmenté en passant de 9% en 1978 à 39% en 2005.

L'étude d'Isabelle VIOLETTE, "Les représentations sociolinguistiques des locuteurs français à l'égard du 'français québécois': étude de cas à partir du concept de risibilité" (pp. 185-206), aborde un aspect linguistique négligé par les spécialistes, à savoir les préjugés souvent associés à certaines variétés de langue et aux locuteurs de ces variétés. À partir d'une recherche menée en France en 2004-2005 dans le cadre d'un master en sciences du langage, l'auteure analyse les résultats de plusieurs entretiens conduits auprès de huit étudiants universitaires de Tours dans le but d'étudier la perception des Tourangeaux à l'endroit des Québécois, de leur accent et plus en général du français québécois. Les réactions des témoins français à l'égard des Québécois et de leur accent sont "marquées en général par l'humour, qui est une subtile, 'douce' et spontanée dévalorisation" (p. 191). En plus du rire, la 'risibilité' des témoins français est accompagnée d'expressions telles que 'c'est marrant', 'c'est amusant', 'c'est drôle' et très souvent ils ont tendance à imiter des accents québécois comme le font plusieurs humoristes français. Selon Isabelle VIOLETTE, à travers l'humour des témoins français à l'égard des pratiques linguistiques des Québécois on peut voir une forme de "domination" et de "minoration linguistique" (p. 198).

Dans la dernière contribution, "L'emploi des termes canadianisme et québécisme dans les chroniques de langage canadiennesfrançaises" (pp. 207-231), Wim REMYSEN jette un éclairage fort intéressant sur l'évolution de l'usage de ces mots. L'auteur analyse un corpus de 31 chroniques écrites entre 1860 et 1990 faisant partie de la base de données textuelles appelée *ChroQué*. Dans ce corpus, les chroniqueurs qualifient de *canadianismes* et de *qué*- bécismes surtout des particularismes lexématiques (mots simples, dérivés ou composés et expressions figées) et dans une moindre mesure des particularismes sémantiques, c'est-à-dire des mots ou des expressions qui existent en français de référence, mais avec un sens différent. Tout au long de l'étude, l'auteur souligne que les chroniqueurs donnent très souvent des interprétations différentes de ces deux termes et parfois à l'intérieur de la même chronique. Néanmoins, il est possible de dégager trois tendances bien distinctes. Pour certains chroniqueurs les deux termes sont utilisés pour désigner des "fautes de langue propre à l'usage des Canadiens" (p. 215). Pour un petit groupe de chroniqueurs, les canadianismes et les québécismes désignent des néologismes, à savoir des "innovations créées au Canada" (p. 216). Et enfin, pour d'autres chroniqueurs les deux termes désignent des "emplois qui sont particuliers au français en usage au Canada ou au Québec" (p. 218).

Gerardo ACERENZA

Marc PICARD, Dictionnaire des noms de famille du Canada français. Anthroponymie et généalogie, Québec, Presses de l'Université de Laval, 2010, XXXII pp., 401 pp.

Marc PICARD, spécialiste réputé de phonétique et de phonologie, disciplines auxquelles il a consacré plusieurs ouvrages, s'est penché depuis quelque temps sur l'anthroponymie nord-américaine, et tout spécialement sur l'anthroponymie canadienne-française. La rédaction de ce dictionnaire doit beaucoup à la généalogie, qui a permis à elle seule de déterminer avec précision l'origine de nombreux noms de famille québécois et acadiens. L'introduction de la plupart des patronymes francophones, qui sont à présent les plus répandus au Québec, mais qui ne manquent pas en Acadie, remonte le plus souvent aux immigrants qui se sont installés en Nouvelle-France au XVIIe siècle. Ces noms ont subi, au fil des siècles, d'importantes modifications du point de vue linguistique et distributionnel, c'est pourquoi les études dans le domaine de l'onomastique en Amérique du Nord procèdent de manière autonome par rapport à celles qui concernent la France. Quant à l'aspect linguistique, les noms de famille du Canada français peuvent être divisés en deux catégories: la première comprend les noms d'origine française portés par des colons provenant de France, de Belgique (Wallonie) et de Suisse (Suisse romande); la deuxième comporte des noms qui ne sont pas d'origine française, bien qu'ils aient pu provenir de territoires qui à présent appartiennent à la France (Bretagne, Alsace-Lorraine, Pays basque). Ces deux catégories peuvent à leur tour être divisées en deux groupes. La première catégorie comporte d'une part les noms français qui n'ont subi aucun changement en français canadien, d'autre part les

noms français qui ont connu des changements idiosyncratiques en français canadien ou qui ont été entièrement créés. La deuxième catégorie comprend d'un côté les noms étrangers qui n'ont subi aucun changement, d'autre côté les noms étrangers qui ont subi des changements idiosyncratiques en français canadien. Si l'on exclut les noms étrangers qui n'ont subi aucun changement, pour chacune des trois situations qui restent s'offrent les possibilités suivantes: "certains noms ont une étymologique claire, évidente et sans équivoque; [...] certains noms ont une étymologie plutôt obscure ou ont plus d'une source possible, mais il existe de fortes indications sous une forme ou une autre (linguistique, généalogique, géographique, historique, etc.) qui appuient une origine en particulier; [...] certains noms ont une étymologie opaque qui peut sembler irrécupérable" (p. XIII).

Sur la base de ces considérations et d'autres éléments de recherche, que l'auteur précise dans l'"Introduction" (p. VII-XXV), Marc PICARD a rédigé ce dictionnaire où chaque article se compose de deux volets, l'un d'ordre anthroponymique, l'autre d'ordre généalogique. Chaque article fournit au lecteur le nom du premier porteur, celui de ses parents, celui de son lieu d'origine, le nom de sa femme ainsi que ceux de ses parents, le lieu et la date de leur mariage. D'autres indications concernant l'origine du patronyme – qui peut dériver, entre autres, d'un toponyme, d'un nom de métier, d'une caractéristique physique, d'un surnom – enrichissent cet ouvrage qui représente incontestablement "une source d'information sur les noms de famille unique en son genre" (p. X).

Antonella CONTI

Carole SALMON, Cent ans de français cadien en Louisiane. Étude sociolinguistique du parler des femmes, New York, Peter Lang ("Berkeley Insight in Linguistic and Semiotics", n. 72), 2009, 123 pp.

Ce volume propose une description du français cadien tel qu'il est parlé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> par un vaste échantillon de locutrices, réparties selon l'âge, et concernant quatre zones géographiques du sud de la Louisiane.

Le sujet est organisé en six chapitres. Dans le premier ("Les sources de l'immigration: description de la diaspora acadienne depuis 'Le Grand Dérangement' jusqu'à nos jours", pp. 5-29), l'auteure analyse les politiques linguistiques et l'usage du français en Louisiane, au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Écosse, après avoir rappelé les principales étapes historiques du peuple cadien, de la déportation à 1852, en s'arrêtant sur les trois vagues d'immigration française en Amérique du Nord, et notamment en Louisiane.

Le deuxième chapitre ("Revue de littérature et choix des variables phonétiques étudiées", pp. 29-43) propose un inventaire des études descriptives du français acadien de 1900 à nos jours, illustre les cinq variables retenues et établit pour chacune une liste des mots dans lesquels les occurrences ont été relevées.

Le troisième chapitre ("Présentation du corpus de français cadien", pp. 43-53) décrit les deux corpus utilisés – le corpus Gold et le corpus Dubois, enregistrés respectivement en 1975 et en 1997 – avant de présenter l'échantillon sélectionné pour l'analyse. L'auteure retient 29 entrevues de femmes cadiennes de quatre générations différentes, représentatives de l'évolution du français parlé à la maison et à l'intérieur de la communauté.

Le quatrième chapitre ("L'historique des sources et de l'usage de la variation phonétique", pp. 53-75) retrace l'origine et l'évolution de cinq variables phonétiques étudiées en français cadien depuis la période du latin classique jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. L'organisation générale de l'historique suit une division en trois grandes sections. En premier lieu, l'auteure présente un résumé de l'évolution phonétique des voyelles françaises, depuis le latin jusqu'à l'ancien français et au français moderne. Ensuite elle retrace l'usage de chaque variable phonétique depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle en France. Enfin elle s'intéresse à la situation acadienne.

Dans le cinquième chapitre ("Analyse quantitative des cinq variables sur quatre générations de femmes cadiennes", pp. 75-93) la linguiste propose une analyse quantitative, réalisée grâce aux logiciels Statview et Goldvarb. L'analyse montre la fréquence d'usage des cinq variables étudiées dans le parler des femmes et permet de déterminer les variantes dialectales les plus utilisées. SALMON rapporte ensuite les résultats d'un test auditif administré à deux informatrices à qui elle a demandé de juger l'ouverture d'un certain nombre de voyelles. Par la suite, elle présente l'analyse acoustique d'un échantillon audio et présente enfin les résultats concernant l'usage de chaque variable.

Le dernier chapitre ("Étude comparative des deux entrevues du corpus Dubois pour les quatre variables vocaliques", pp. 93-108) s'attache à la comparaison de deux entrevues en français proposées dans le corpus Dubois, afin de vérifier l'hypothèse selon laquelle la variation observée serait d'ordre stylistique. L'interprétation des résultats lui permet de montrer que "la variation phonologique [est exploitée] à des fins stylistiques par les femmes cadiennes, même les plus jeunes, en dépit du fait qu'elles entendent et parlent peu le français cadien et qu'elles l'utilisent rarement à l'extérieur du réseau familial" (p. 108).

Suivent la section des notes (pp. 113-118), la bibliographie (pp. 119-123) et une conclusion (pp. 109-112) où l'auteure tient à souligner que, même si le français cadien de Louisiane n'est qu'une petite oasis francophone, isolée et minoritaire, à l'avenir incertain, il représente néanmoins un véritable potentiel en matière de richesse linguistique.

Paola PUCCINI

Robert CHAUDENSON (dir.), "Société, langues, école en Haiti. En hommage des victimes universitaires du séisme du 12 janvier 2010", Études créoles, n. 1-2, 2010

Ce volume est issu de la volonté de rendre hommage aux victimes du séisme qui a frappé Haïti en janvier 2010. La réalité haitienne est abordée à partir de points de vue différents. Les quatre premières contributions pointent des aspects de nature culturelle, que ce soit dans une perspective poétique et ethnologique, anthropologique, historique ou philosophique et politique <sup>2</sup>.

En revanche, les autres contributions abordent des questions de nature linguistique et didactique. Pour ce qui concerne la perspective linguistique, Marie E. PAUL ("De la genèse du créole haïtien", pp. 95-110) cherche à faire le point sur les voix qui ont étudié la genèse du créole haïtien considéré dans ses liens avec les autres créoles français, tandis que Dominique FATTIER ("L'Acquisition non guidée de la langue étrangère (ALE) comme facteur de la créolisation linguistique. L'exemple des marqueurs AT et KA", pp. 111-123) rappelle l'hypothèse selon laquelle la créolisation est à mettre en relation avec l'acquisition du français langue étrangère dans des contextes oraux caractérisés par une pression normative réduite et approfondit la problématique concernant la marque ka, révélatrice de l'origine française du créole haïtien. Ensuite, Renault GOVAIN ("Comportement lexico-sémantique et phonologique des mots créoles en -mann", pp. 125-140) se penche sur le suffixe -mann, emprunté à l'anglo-américain, pour indiquer un homme en action. L'exploration d'un corpus constitué de 40 mots environ appartenant à des domaines divers permet de souligner la productivité du créole haïtien. Enfin, Herby GLAUDE ("Les phrases détransitives en haïtien", pp. 141-158) adopte une perspective syntaxique et porte son regard sur le fonctionnement des constructions détransitivisées, à savoir sur des structures passives, médiopassives et anticausatives.

La contribution de Léon-François HOFFMANN ("Pour l'avenir de l'éducation en Haïti", pp. 159-168), qui insiste sur la nécessité de rénover et d'améliorer le système éducatif haïtien, ouvre la section plus proprement didactique. Isabel Martinez GORDO ("Enseigner le créole haïtien à et depuis Cuba", pp. 169-177) rappelle l'importance de faire vivre la culture haïtienne à Cuba ainsi que le rôle de Cuba dans la lutte contre l'analphabétisme à Haïti. Ensuite, Albert VALDMAN ("Langues et éducation dans la reconstruction d'Haïti", pp. 179-214) réfléchit à la planification linguistique en relation au secteur de l'éducation. Après avoir esquissé un cadre de l'écologie linguistique haïtienne, VALDMAN rappelle aussi les initiatives de l'État dans le domaine de l'aménagement linguistique. La contribution de Robert CHAUDENSON ("Pour une vraie 'reconstruction' de l'école haïtienne", pp. 215-232) clôt la réflexion didactique. CHAUDENSON souligne l'importance de l'édu-

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Jean BENOIST, "Rencontre avec Milo Rigaud", pp. 7-22; Ulrich FLEISCHMANN, "L'expérience-témoin de Marbial, Haitit", pp. 23-41; Edelyn DORISMOND, "Quelques figures' pour la compréhension de l'histoire d'Haïti", pp. 43-72; Jean Herold Paul, "Haïti: la question de la reconstruction", pp. 73-93.

cation, en tant que facteur incontournable dans la reconstruction d'Haïti.

Le volume se conclut avec un extrait d'un texte de Anne-Marie CORIOLAN ("Situation linguistique et éducative d'Haïti", pp. 233-242), disparue dans le séisme du janvier 2010, contenant des données à propos de la situation linguistique haïtienne: langues officielles, moyens de communication, apprentissage.

Chiara Molinari

Robert CHAUDENSON, *La genèse des créoles de l'Océan Indien*, Paris, L'Harmattan, 2010, 230 pp.

Sujet récemment très débattu que celui de l'origine des parlers créoles français des Îles mascareignes et des Seychelles, cette étude présente un bilan critique de la question du point de vue de l'auteur qui tranche net à propos de certaines thèses qu'il estime non seulement privées de tout fondement scientifique mais aussi parfois aberrantes. CHAUDENSON, qui dans ce volume confirme sa thèse de doctorat selon laquelle les "nombreuses" (p. 17) analogies entre le réunionnais et le mauricien proviennent entre autres de la filiation commune de ces deux parlers au bourbonnais, répond point par point à ses détracteurs, notamment à Philip BAKER, Chris CORNE, Annegret BOLLÉE, Vinesh Y. HOOKOOMSING, Ralph LUDWIG, Burkhard SCHNEPEL, Guillaume FON SING et Suzanne MICHAELIS, auteurs d'ouvrages publiés entre 2007 et 2009.

Il s'en prends surtout à ce qu'il appelle "vague de révisionnisme. Dieu sait pourquoi, d'une partie de la créolistique allemande" (p. 41). Il tient aussi à préciser ce qu'il entend par "révisionnisme": "attitude intellectuelle qui consiste à falsifier des faits historiques". (Ibid.) En concret, CHAUDENSON rejette et attaque principalement la thèse soutenue en 1982 par BAKER et CORNE dans l'ouvrage Isle de France créole où ils affirment l'absence totale de relation entre le créole de La Réunion et le créole de Maurice quant à leurs origines. Même si ensuite (1987) les deux spécialistes allemands ont reconnu des similarités et des identités entre le réunionnais et le mauricien, ils insistent à nier l'hypothèse du rôle-clé joué par le vieux réunionnais (bourbonnais) et affirment que des "causes diverses" (pp. 9, 16), d'ailleurs jamais précisées, ont été responsables des ces affinités. Selon l'auteur, BAKER serait arrivé même à déclarer que le mauricien est plus proche de l'haïtien que du réunionnais.

CHAUDENSON s'attaque principalement à une 'absurde' tant que 'grossière' falsification des données historiques contenue dans la thèse de BAKER et de CORNE, qui limitent le séjour des Bourbonnais à l'Île de France à une durée de quatre mois et en tant que simples 'visiteurs', de décembre 1722 à avril 1723. Bien au contraire, notre auteur affirme qu'un contingent de Bourbonnais

(27 % de la population de l'île) ont été envoyés par la Compagnie des Indes et resteront à l'Île de France une année entière (d'avril 1722 à avril 1723) et en qualité d'instructeurs' des nouveaux colons. Donc, "Ph. Baker est bien le seul historien, en tout cas, à faire commencer l'histoire de la colonisation de Maurice en décembre 1722!" (p. 17: c'est l'auteur même qui souligne). La même omission caractériserait aussi la position de A. BOLLÉE qui a découvert et publié Deux textes religieux de Bourbon du 18<sup>e</sup> siècle et l'histoire du créole réunionnais (2007). Il s'agit d'un catéchisme et d'une profession de foi écrits par l'abbé CAULIER, un missionnaire belge qui a séjourné à Bourbon de 1749 à 1771, bien connu par notre auteur qui a publié un autre de ses textes, Fragment sur l'Île Bourbon, bien plus intéressant car il s'agit d'un témoignage précieux sur la vie quotidienne à Bourbon. Mme BOLLÉE, par contre, ne ferait aucune référence à ce texte, sinon dans la bibliographie de son livre, même si dans sa dédicace à notre auteur elle déclare que "ce petit livre est inspiré et nourri du fruit de [ses] recherches" (p. 21).

CHAUDENSON en profite pour publier dans ce volume un essai inédit sur un catéchisme en créole mauricien de 1828 qu'il avait publié sans commentaire en 1981. L'auteur y affirme l'importance des textes religieux sur le plan linguistique et sociolinguistique. En effet, ces textes nous donnent des informations sur les états de langue ancienne et sur la périodisation de la créolisation et en même temps nous offrent un aperçu précieux sur la vie coloniale et sur les stratégies d'assimilation linguistiques et culturelles mises en œuvre par les colonisateurs et les ecclésiastiques. À propos de la position 'enthousiaste' de BOLLÉE vis-à-vis des textes de CAULIER, CHAUDENSON est de l'avis qu'il faut être prudent, car: "ils sont très loin de donner une image réelle et complète du parler réunionnais au milieu du XVIIIe siècle" (p. 48). En suivant le développement de l'argumentation de BOLLÉE, notre auteur donne des exemples ponctuels qui remettent en question la position de BOLLÉE, qui semble reprendre celle de BAKER sur plusieurs points (variantes acrolectales et basilectales du réunionnais, origine bantou de l'agglutination de l'article dans le mauricien, question de 'bane' et 'zot', apport lexical du malgache, des langues africaines et des langues indiennes, etc.). CHAUDENSON attaque tous les spécialistes qui "se bornent à suivre [BAKER] aveuglément" comme BOLLÉE et S. KRIEGEL sans ajouter des explications scientifiques sur les "innombrables identités entre le le réunionnais et le mauricien" (p. 215).

Enfin, CHAUDENSON lamente l'absence de perspective 'réellement comparatiste' (p. 199) et dénonce toute hypothèse 'substratiste' (cfr. S. MICHAELIS et d'autres), qu'il estime vouées à l'échec. Donc, pour tout chercheur dans ce domaine spécifique, cette étude, qui évalue et confronte la plupart des thèses sur la question, s'avère absolument un incontournable.

Cristina SCHIAVONE

Christine PAULEAU, Mots de Nouvelle-Calédonie, éléments de recherche sociolinguistique sur le français calédonien: inventaire lexicographique polylectal, Nouméa, Centre de Documentation Pédagogique de Nouvelle-Calédonie, 2007; tome 1: 172 pp.; tome 2, flore/faune: 118 pp.

Maître de conférence à l'Université Paris X-Nanterre, native de la Nouvelle-Calédonie, Christine PAULEAU s'intéresse depuis 1988 à l'analyse sociolinguistique du 'français calédonien', étiquette qui désigne les variétés mésolectales de français parlées dans ce pays, où le français jouit d'un statut officiel, est utilisé dans l'enseignement, remplit la fonction de langue véhiculaire et est désormais en train de se vernaculariser.

Dans ces deux volumes PAULEAU met à profit ses recherches afin d'offrir une description lexicographique des mots et expressions propres au français calédonien, en suivant une approche différentielle et polylectale, qui rend compte des "multiples usages du vocabulaire calédonien, des usages les plus soignés [...] aux usages les plus triviaux [...]; et des usages les plus courants localement [...] aux usages les plus rares [...], en passant par les usages ethnolectaux" (tome 1, p. 15). Le corpus réunit des documents écrits et oraux représentatifs des différents registres du français calédonien et inclut les résultats des enquêtes de terrain menées en 2004 et 2005 et visant à mettre à jour les données utilisées dans le dictionnaire paru en 1995<sup>3</sup>, aussi bien que de répertorier de nouvelles unités lexicales.

Le premier tome s'ouvre par une section introductive (t. 1, pp. 4-33) qui offre quelques renseignements d'ordre géographique, historique et démographique sur la Nouvelle-Calédonie, mentionne les recherches linguistiques consacrées à cette région francophone et décrit le paysage sociolinguistique actuel. Celui-ci s'avère marqué par un processus de standardisation du français calédonien, usage qui s'est constitué comme norme endogène implicite, utilisé surtout en contexte oral familier mais attesté également à l'écrit dans les bandes dessinées et dans certains ouvrages littéraires récents. Quant à la variation interne, PAULEAU signale la banalisation de quelques termes vulgaires d'usage fréquent et met en relief la richesse et le dynamisme des registres familier et 'populaire', ce dernier correspondant non pas au sociolecte des classes défavorisées mais plutôt à celui "d'une classe socio-culturelle [...] assez large, comprenant des individus se distinguant par leur 'calédonitude', cette attitude culturelle étant combinée à diverses situations économiques et non exclusivement aux situations les plus défavorisées" (t. 1, p. 17). Suit une description détaillée des principes de sélection de la nomenclature et d'organisation de la microstructure des entrées.

Le lexique général est présenté dans le premier tome, dont la nomenclature inclut des mots, des locutions et des éléments de

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Christine PAULEAU, Le français de Nouvelle-Calédonie. Contribution à un inventaire des particularités lexicales, Vanves, ÉDICEF/ AUPELF, 1995.

phraséologie répertoriés par ordre alphabétique; les lexies polysémiques sont dégroupées en deux ou plusieurs entrées homonymes lorsque, dans une perspective synchronique, il n'y a aucun lien sémantique entre les différents signifiés. Des mots du francais standard figurent dans la nomenclature s'ils concourent à la formation de lexies ou expressions calédoniennes, qui sont alors décrites dans les sous-articles correspondants: le verbe standard deviner, par exemple, est suivi des sous-entrées devine!, devine + si + phrase, devinette, expressions qui témoignent par ailleurs de l'inclusion de 'phrases interjectives' (séquences figées utilisées dans la conversation spontanée pour marquer une réaction de surprise) et de 'structures de phrase' ("structures linguistiques qui peuvent générer des expressions ayant une base sémantique commune", t. 1, p. 22). Chaque article propose une vedette correspondant à la graphie la plus courante – les variantes étant réunies dans une rubrique spécifique -; l'indication de la catégorie grammaticale; une ou plusieurs marques d'emploi qui renseignent sur la vitalité, le registre, l'usage ethnolectal et sociolectal de l'unité répertoriée -; une ou plusieurs définitions rédigées généralement en français standard "afin d'éviter le phénomène de boucle provoqué par des définitions comportant des termes eux-mêmes à définir" (t. 1, p. 24). La microstructure prévoit en outre des rubriques facultatives, telles que la mention "Attesté uniquement à l'oral" – pour les unités lexicales qui ne sont attestées ni dans le corpus écrit ni dans les répertoires lexicaux -; des 'illustrations' (exemples forgés et/ ou citations); des équivalents en français hexagonal, donnés dans le registre correspondant; des parasynonymes calédoniens; la liste des dérivés et composés qui ne sont pas l'objet d'un article indépendant; des informations sur la 'Norme' (écarts entre le français standard et l'usage local au niveau des registres ou de la fréquence d'emploi) et sur la 'Dynamique', celle-ci concernant l'évolution diachronique récente du lexique, basée sur la confrontation avec les données disponibles pour les décennies antérieures (jusqu'aux années 1970), grâce auxquelles PAULEAU a pu constater d'une part la permanence d'un noyau lexical désormais stable et de l'autre la vitalité de cette variété de français toujours intéressée par des phénomènes néologiques.

Bien que quelques mots désignant des animaux ou des plantes de la Nouvelle-Calédonie soient inclus dans le tome 1 en raison de leur emploi très courant, l'essentiel du lexique de la faune et de la flore est présenté dans le tome 2, dont les entrées offrent des exemples de quatre types de particularismes: termes qui désignent des réalités spécifiques au contexte calédonien; mots calédoniens utilisés pour évoquer un référent qui ne l'est pas; "mots ne relevant pas d'un usage spécifiquement calédonien mais qui nomment des réalités propres aux régions chaudes" (t. 2, p. 3); lexies qui "nomm[ent] différemment des réalités communes à l'Hexagone, ou connues dans l'Hexagone" (*Ibid.*); mots du français standard dont l'emploi est plus fréquent. Conçu non seulement dans l'intention de recenser le lexique lié aux *réalia* calédoniens, mais aussi pour permettre la confrontation avec les vocabulaires d'autres

régions francophones, cet inventaire mentionne toujours l'identification scientifique du référent et (pour les noms des plantes) l'abréviation du nom du botaniste qui en est à l'origine, "ce afin d'éviter toute ambiguïté lorsque sera venu le temps de confronter nos données et celles d'autres contextes francophones: un même nom latin a en effet parfois été donné à plusieurs plantes, mais par des botanistes différents, le nom du botaniste est alors le seul moyen de lever l'ambiguïté" (t. 2, p. 6). La microstructure propose les mêmes rubriques que celle du tome 1, mais s'avère moins riche en exemples, étant donné que les attestations de corpus sont souvent absentes pour les termes d'usage spécialisé qu'il a été possible de relever uniquement dans des ouvrages métalinguistiques ou spécialisés. On appréciera l'indication systématique des synonymes, qui font ressortir la complexité des relations sémantiques même à l'intérieur d'un domaine spécialisé.

On ne peut que se réjouir de la réalisation de cet ouvrage, qui offre aux spécialistes un riche inventaire des ressources lexicales du français dans sa variété calédonienne orale et écrite, et qui représente un outil de travail précieux pour tous ceux qui s'intéressent plus généralement aux littératures et cultures océaniennes.

Il est utile de rappeler que le premier tome jouit désormais d'une diffusion très large, étant donné qu'il constitue la source documentaire principale de la section Nouvelle-Calédonie de la Base de données lexicographiques panfrancophone (http://www.bdlp.org/nllecaledonie.asp).

Cristina BRANCAGLION

Irene FINOTTI, Lambert Sauveur à l'ombre de Maximilian Berlitz. Les débuts de la méthode directe aux États-Unis, Bologna, Clueb ("Alma-DL. Quaderni di ricerca", "Quaderni del Cirsil", 7), 2010, 119 pp.

Ce volume jette une lumière nouvelle sur l'histoire du français langue étrangère aux États-Unis en proposant un portrait approfondi de la figure de Lambert SAUVEUR, initiateur, à la fin des années 1860, d'une méthode novatrice pour l'enseignement des langues modernes. Fondée sur la méthode naturelle mise à point par Gottliet HENESS, professeur d'allemand et collègue de SAUVEUR au début de son activité en Amérique du Nord, la méthode directe s'oppose à la méthode traditionnelle, dite 'de grammaire-traduction', par la priorité accordée à la langue orale et par l'emploi exclusif de l'idiome étranger dans le dialogue professeur/élève, fondement du processus d'apprentissage. Mis en ombre par son plus célèbre collègue Maximilian BERLITZ, Lambert SAUVEUR n'avait suscité jusqu'ici qu'un intérêt limité auprès des chercheurs; cet essai constitue bien la première monographie sur sa figure et sur son œuvre.

Après avoir dessiné le contexte historique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dans lequel le mouvement réformateur de la didactique des langues étrangères est né, FINOTTI présente son auteur qui, émigré aux États-Unis autour de 1860, ouvre à Boston en 1869, en collaboration avec HENESS, la "School of Modern Languages", et inaugure en 1876 les cours de la première "Summer Language School" qui se poursuivront jusqu'à la fin du siècle à l'Amherst Collège et assureront la célébrité de SAUVEUR au-delà de l'Atlantique. Ses nombreux ouvrages, qui jouirent d'une grande diffusion de son vivant, ne concernent pas uniquement l'enseignement du français, mais la didactique des langues en général. En laissant de côté les textes exclusivement théoriques, FINOTTI analyse de manière approfondie les trois manuels qui "représentent le nœud de la méthode Sauveur" (p. 18), à savoir: Causeries avec mes élèves (1874), Petites causeries (1875) et Causeries avec les enfants (1875); pour éclaircir les questions d'ordre méthodologique abordées par SAUVEUR, elle a eu recours aussi à l'Introduction to the Teaching of Living Languages (1878), que le didacticien, en soulignant la nouveauté de son approche, présente comme un guide à l'utilisation en classe de ses manuels. La comparaison avec la plus célèbre méthode BERLITZ, appuvée sur un renvoi systématique aux textes, concerne tous les aspects pris en compte par FINOTTI: les idées sur la langue, le modèle d'apprentissage adopté, les sujets traités dans les manuels, la structure des leçons, les techniques, le rôle des images, et bien d'autres. Cela permet, d'une part, d'approfondir l'analyse de la nouvelle méthodologie et d'en étudier les applications possibles, de l'autre, de montrer les dettes de BERLITZ à l'égard de son prédécesseur. Au terme d'une investigation parfaitement documentée, FINOTTI conclut en affirmant que, s'il est "incontestable que Berlitz a eu le mérite de répandre la méthode directe dans le monde entier, il faudrait rétablir Sauveur dans son rôle de fondateur et promoteur" (p. 61).

La seconde partie du volume comprend six appendices documentaires (pp. 63-114): des extraits des manuels de SAUVEUR (1-3) et de BERLITZ (4-5) ainsi qu'une belle série d'illustrations que BERLITZ, didacticien, mais aussi éditeur commercial, avait mis en vente pour accompagner les cours de toute langue étrangère. Suit la "Bibliographie" (pp. 115-19), qui comprend, entre autres, la liste complète des œuvres de SAUVEUR. Reste à signaler que cet essai, comme tous les "Quaderni del Cirsil" (Centro Interuniversitario di Ricerca sulla Storia degli Insegnamenti Linguistici), est aussi disponible en ligne à l'adresse www.lingue.unibo.it/cirsil.

Barbara FERRARI